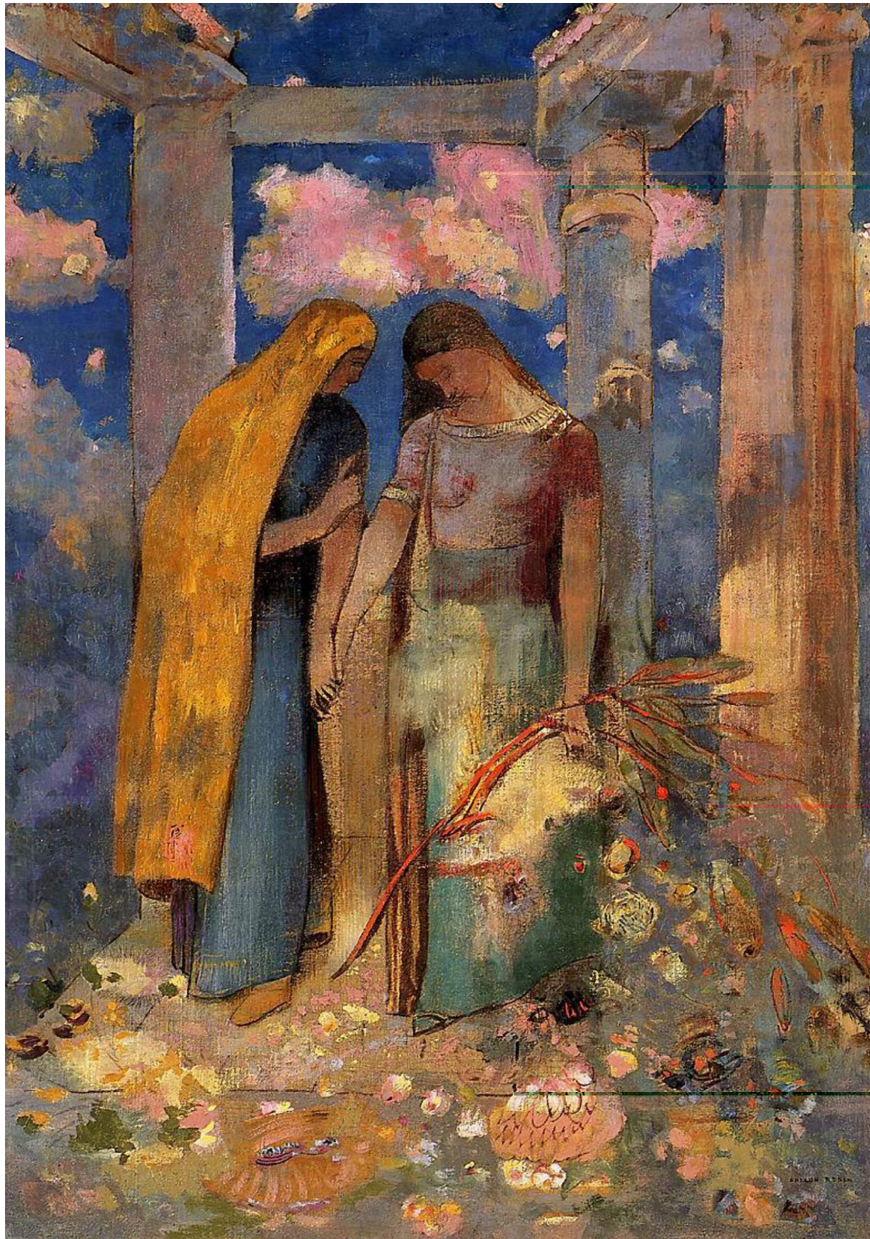


« La fête bat ses embryons humides. »



Odilon Redon, *Conversation Mystique*, 1896.

Mateo Forestier

La fête bat ses embryons humides. Les muscles tordent l'espace avide. Voilà des murs de mots et des gestes pour nous protéger du sentiment d'amour, prévenir les morsures d'abandon. Les scarifiés y pleuvent des éclats de rire que tous veulent l'imgo. Mais dans un petit coin, l'œil se plisse puis implose, en fantasmes éventrés de nuées pornos. La nuit vient couvrir les têtes soufflées, les bêtes seules et sans maîtres, tous les exilés du bonheur, les corps nus barbouillés, même le solitaire ébloui sur son canapé d'infortune. Tous pleurent dans l'obscurité rampante, à s'arracher les dents d'hallalis naïves : « Aube, nouvel espoir, viens de tes lueurs combler nos plaies éthérées. »

À ces alarmes, l'affable soleil se lève vers leurs funestes souvenirs et répand l'amnésie divine de son étreinte irradiante. C'était loin. Maintenant les espaces descendent par mes orifices envenimés. Des constellations de sentinelles tournoient contre mon visage en chasse gardée, et les immeubles m'enferment dans leur probité muette, secrète, bâtarde. J'entends, détachées, les mâchoires béantes d'une foule pendue à mon sort. J'aimerais leur dire : J'ai une raison valable pour arriver de nulle part.

Quelque chose semble nous susurrer les contraires. Et il me semble que ce quelque chose nous cache quelque chose. Seulement, depuis ce néant houleux où j'ai pâli-fané, j'ois « non ». Ce mot, caché dans la froideur malfaisante où les corps humains s'abritent, sous le tissu de mensonges des blouses blanches, des gants blancs et des préservatifs tiédasses. C'est l'indiscret conquérant du binaire qui s'ébouriffe dans l'imposture.

J'oublie à nouveau la forme des visages, l'anatomie humaine jusqu'à son orthographe. Cela n'a plus cours dans le fleuve où je baigne, vers les fins où mes palpitations se précipitent, où l'informe préside depuis son haut trône éclipsé. On

était si bien ensemble... Notre solitude abolie par le soir laissait l'éclat d'une foule de désirs trembler sous des vapeurs indistinctes. Endormies à mes lèvres, des rougeurs s'égouttaient en flocons chauds. C'est beau comme tu dis, comme tu ris, ça sonne les féeries d'autres fois, la candeur des petites choses.

Mûrir, se déposséder, partir au ciel, on en blablate des générations depuis les premiers derniers. Ai-je perdu avec la vie quand j'ai renoncé à frotter mon destin sur ses apprêtés? Quand, à force d'effriter en mots stridents mes plaies défouies et leurs aspérités, j'ai cru voir que cela était sans issue? Qu'à cette introspection dans les finalités, mes mains n'ont soutiré que du rêve?

Mais la magie pousse. Même les souvenirs deviennent des rêves.

Les pulsations réverbères rêversant la fosse technique du monde forment le fruit qui croît le long de mon corps. Le fruit qui croit se bat. Il a l'espoir pour lui. Sa musculature hâve et diaphane n'aurait plus l'ardeur d'affronter l'exhalaison chimique? Elle abhorre les nombres! En peine, l'usage de soi; Engraine, la nécessité d'être à la cime rêveuse, bouche bée d'y souffler vents et tonnerres.

Voilà que le besoin d'écrire reprend.

À genoux devant l'infini, la tête étouffée dans son soi-moi-je et le doigt guidé par l'orchestre délirant qui presse et s'élève, volette en tract de paradis sur les déraisons de la science-con.

Sur la pente amère, les caresses du remords m'enveloppaient nues.

Une vie morte au présent revenait d'entre les espoirs pour m'émousser sur la rive. Le dénivelé sorcier tranchait l'intérieur calme et rassurant des routines. Sous l'impact, mes choses tombaient l'une après l'autre aux pieds du monde. Rendues. Jusque là en trêve avec la vie, tacitement, mes forces désertaient l'existence. Sains et saufs pourtant — « vains et risibles d'autant » — quelques rêves s'immolaient à en perdre haleine, jusqu'aux derniers accords et leur chant sous feu fort.

Le monde qui ne veut qu'une voie m'entraîne en traître, sac à déchets tout crevé, dégoulinure d'un jus pas de plastique.

Reste encore des peaux de peu.

J'écoute les souvenirs qui s'en vont et me laissent grailleur.

Une vie échafaudée sur une boucle stérile d'expériences virtuelles. Mémoire morte contre vive !

Les luttés et la lutte des porteuses dominant leurs hôtes en dégénéreuse inconstance. Saluons là les ouvreuses du potlatch.

Mes os crissètent endoloris, palpités aux premiers frôlements d'asphalte. Mon écrabouillage imminent se mue en caresses bétonnées. La peau qui flirte avec la roche, ça égratigne les instants, le trop d'espoirs, les sandwiches d'émois. Ça y est, tout est reparti : un fracas sourd fulmine dans les interstices citadins, emportant dans son flot bouilli un rouleau de barbaque.

Mateo Forestier